

HENRI de TOULOUSE-LAUTREC et LOUISE WERBER dite LA GOULUE



➤ Histoire d'une **amitié improbable** entre l'héritier d'une des familles nobles les plus anciennes de France, peintre magistral et une jeune fille des bas-quartiers parisiens, blanchisseuse, prostituée, dont le génie de la danse enchantera le tout Paris de la III^e République, dans un lieu devenu mythique : le Moulin Rouge.



Deux légendes se croisent et noueront une amitié indéfectible :



- **le peintre nabot** (1864-1901) qui immortalisera le petit peuple des cabarets de Montmartre et des maisons closes parisiennes

• et **Louise Weber** (1866 – 1929) qui, dès l'âge de 16 ans, dans les bals et les cafés populaires, fascine les passants par sa gouaille et son talent culotté, qu'on appellera bientôt **La Goulue** et sera sacrée reine du French can can.

Deux destins flamboyants et tragiques : Henri mourra à 37 ans, syphilitique et Louise oubliée de tous, dans la misère la plus noire, après avoir perdu son fils et son mari.



Mais, entre-temps, leur duo aura livré **l'un des spectacles les plus éblouissants de la Belle Epoque** : une esthétique de la « fureur de vivre » et de jouir, du fugitif brillant et virtuose...

- Louise avec son sens de la scène et du geste, incarnation reconnue de la danse même ;
- Henri par la splendeur nerveuse, malgré une formation très académique, de sa **modernité plastique** (il est peintre, dessinateur, lithographe, affichiste et illustrateur) portée par une **éthique** remarquable **de la peinture** qui fait de lui un **extraordinaire portraitiste**.

Cette rencontre est toutefois moins fortuite qu'elle n'y paraît :

La 2nde moitié du 19^e siècle voit émerger un **personnage théorique – la danseuse** – qui va contribuer à la mise en place de la révolution moderniste des arts visuels, à l'orée du 20^e siècle.

L'infirmité d'Henri le rend particulièrement sensible au mouvement :

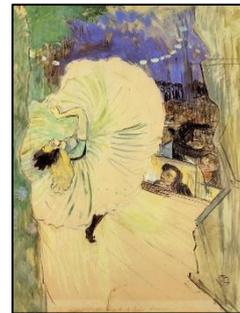
- passionné de chevaux, dans son enfance, il mettra en place un **réseau symbolique** puissant entre les figures du **cavalier, de la danseuse et du peintre**.



L'artiste croise ainsi, dans un regard douloureux sur la pantomime sociale, les arts de la scène et la mise en représentation du mouvement (univers du Music-Hall et du cirque avec chevaux et écuyères, acrobates, clowns).



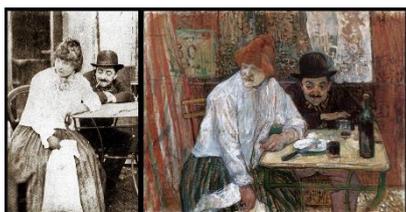
➤ C'est un **art de la voltige** qu'il déploiera, où s'inscrit **son rêve d'envol et de légèreté**, lui qui marchera toute sa vie appuyé sur une canne.



➤ **La danseuse** est au 1^{er} rang de cette poétique qui va lui permettre d'inventer une peinture toute personnelle et moderne.



- Esthétique du pitre : où le rire modalise le pire.
- Regard sur les exclus et les réprouvés :
 - où s'effondre la **hiérarchie des sujets**, entre les figures nobles et la scène de genre,
 - la dimension provocatrice de L n'étant qu'une posture de protestation et de résistance devant **l'injustice sociale, l'exploitation des plus humbles, l'invisibilité des démunis**.



La représentation ne trouve, dès lors, de sens qu'à s'inscrire dans **une observation forcenée du monde** et des « petites gens », dans leur **quotidien**.

- Le « Fa presto » : il y a chez L une avidité, une **urgence à peindre** car la maladie laisse toujours rôder la **conscience de la finitude** dans un corps de douleur.
 - Il faut alors saisir le temps et le sujet « **sur le vif** » dans des croquis rapides incessants qui seront ensuite retravaillés à l'atelier pour la composition picturale (souvent à l'aide de supports photographiques).
 - Cette urgence lui fera reconsidérer le **traditionnel support de la toile** sur châssis qui nécessite un temps - fastidieux pour lui - de préparation : L inventera le **support libre**, en faisant en particulier du **carton**, matériau pauvre et facilement accessible, son support privilégié.



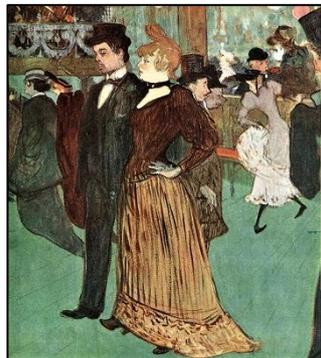
➤ La **touche picturale** s'en trouvera modifiée : rapide, brillante, esquissée, elle se combine volontiers avec des medium secs (pastels, craies graphites...) qui n'humidifient pas le support en le faisant gondoler.

C'est ainsi une **esthétique de la vitesse, du fugitif et de l'éphémère** qui voit le jour, dont l'influence sur la modernité sera décisive, et que le génie visionnaire de **Baudelaire** avait pressentie :

*La modernité, c'est **le transitoire, le fugitif, le contingent**, la moitié de l'art, dont l'autre moitié (qui fixe l'œuvre dans un medium) est l'éternel et l'immuable.*

On comprend mieux **l'incidence picturale de la danseuse débridée**, faisant valser les tabous et les hiérarchies sociales, dont le talent gestuel illumine la scène du Moulin Rouge :

bien au-delà du voyeurisme des bourgeois affriolés par le can can, L comprend l'espace de **liberté poétique et donc politique** qu'ouvre, peut-être sans le savoir vraiment, la jeune Goulue.

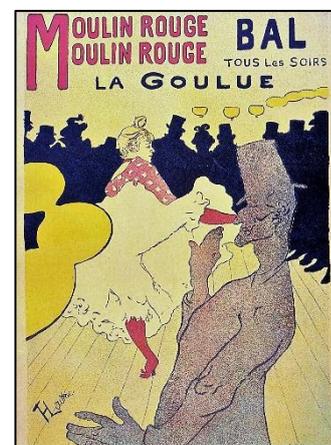


Il réalisera d'elle de somptueux portraits, variant les medium, mobilisant notamment la simplification formelle des estampes japonaises pour livrer un **art magistral de l'affiche**.

Il s'agit bien, dans *Moulin Rouge*, de précipiter les formes, de dynamiser l'efficacité plastique des rapports pour produire le **choc visuel** nécessaire à l'objectif publicitaire :

- trait incisif combiné à des contrastes colorés claquants,
- construction rigoureuse de l'espace
- et lignes dynamiques puissantes.

L met ici en scène le partenaire le plus célèbre de La Goulue : **Valentin dit « le désossé »**, avec qui les numéros de danse sont acrobatiques et endiablés, comme la peinture.



Le règne de LG au Moulin de la Galette puis au Moulin Rouge dure 10 ans, de 1885 à 1895. Elle est riche, célèbre : à 29 ans, enceinte, elle fait le pari de l'indépendance.

Elle achète une **baraque à la foire du trône** et demande à son ami de réaliser pour elle 2 **panneaux publicitaires** qui seront installés de part et d'autre de l'escalier d'accès central.



L peint à l'huile 2 immenses toiles de 298 x 316 cm :

- la 1ère rappelle au public les scènes de danse devenues légendaires, au Moulin Rouge, avec Valentin ;
- la 2nde présente le nouveau spectacle de LG qui mise sur la mode de l'orientalisme.



Les panneaux, après avoir beaucoup souffert des intempéries, seront ensuite découpés par des marchands peu scrupuleux et vendus par fragments. Reconstitués et restaurés par le Louvre en 1929, ils sont aujourd'hui conservés au musée d'Orsay.

Pour Louise, le succès ne sera pas au rendez-vous ; les trente années qui lui restent à vivre ressemblent à un **roman tragique** :

après avoir vendu les toiles et la baraque, elle s'essaye quelques temps au métier de **dompteuse de fauves**. L'un des spectacles tourne mal puis son mari meurt à la guerre de 14-18, son fils adoré décède à l'âge de 27 ans. Elle sombre dans **la dépression et l'alcoolisme**.

Elle finira son existence dans une **roulotte à St-Ouen**, vendant à la sauvette des cigarettes ou des cacahuètes aux abords de son ancien royaume, le Moulin Rouge. Elle décède en 1929 des suites d'une apoplexie. Enterré dans le plus grand anonymat, son corps sera transféré au cimetière de Montmartre en 1992.

La tombe de LG, entrée aujourd'hui dans la légende, y est toujours fleurie.



Si la formule « le peintre et la danseuse » consonne avec le conte de fée, l'amitié entre Henri et Louise fut réelle et fidèle ; ensemble, ils ont contribué à livrer à la modernité son **nouvel espace sacré** :

- celui du **spectacle** dont la beauté moderne, ambiguë et ambitieuse, racoleuse mais irrésistible, nous séduit plus que jamais.

